

Beyrouth reprend corps

Après «Beyrouth fantôme», deuxième film de Ghassan Salhab.

Terra incognita

de Ghassan Salhab, avec Carole Abboud, Abla Khoury, Walid Sadek... 2 h.

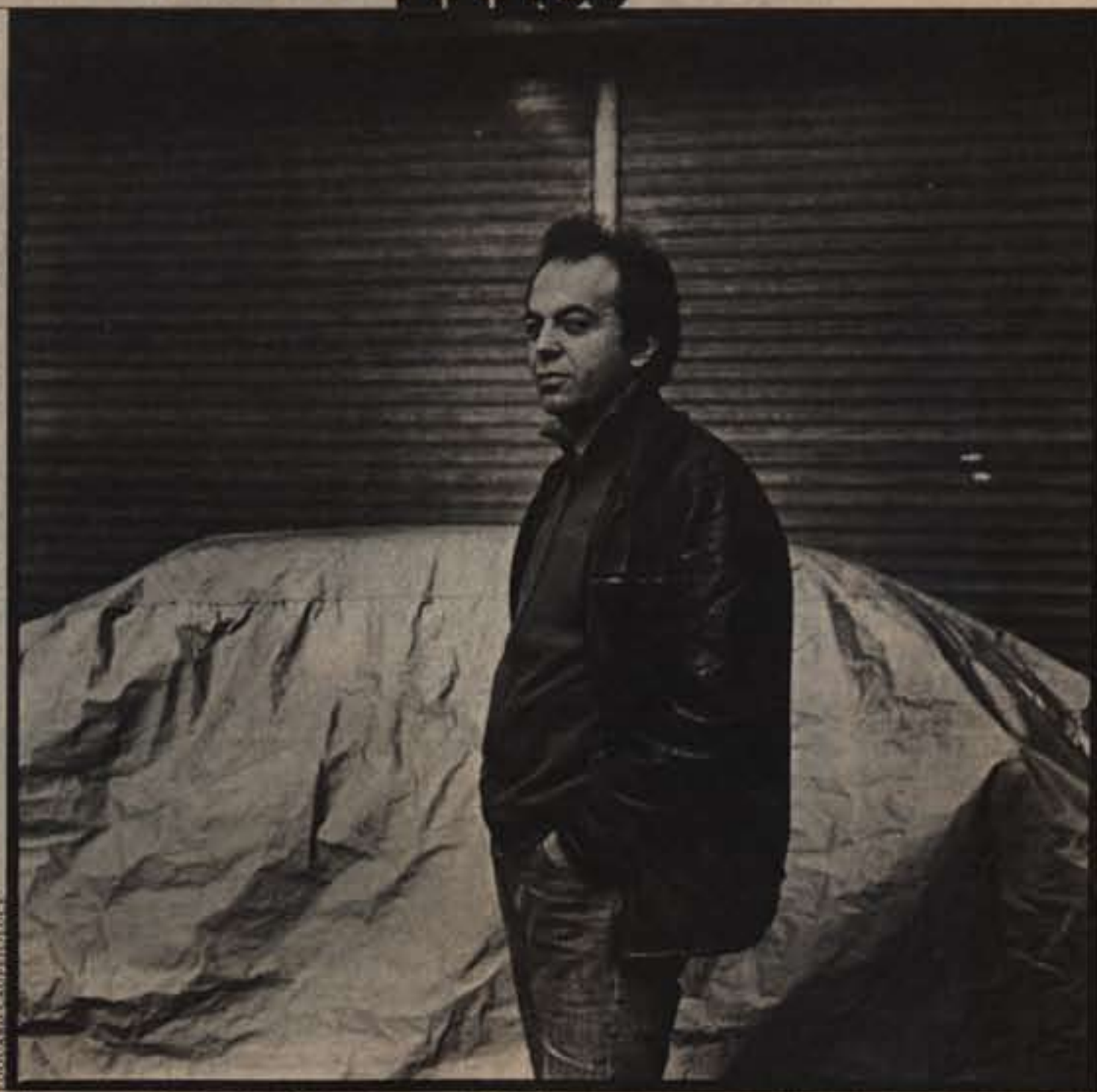
On pourrait revenir sur cette fille, Soraya, guide touristique d'un Beyrouth ruiné, laminé, mis en pierre, racontant les sept morts de la ville-chat. On pourrait reparler de cet autre personnage, Leila, tombée en mélancolie, incurablement atteinte d'une maladie qui n'a pas de nom ou alors un nom sec et impersonnel: guerre civile prolongée. Ou sur cet autre, architecte, qui bâtit sur le papier une cité utopique toute en hauteur quand les promoteurs immobiliers construisent par le bas. Mais pour dire la beauté de *Terra incognita*, second film de Ghassan Salhab, après *Beyrouth fantôme* il y a trois ans, on retiendra une scène de danse dans une boîte de nuit.

Chacun sait que les clubs sont les seuls lieux, avec les banques, à avoir continué de proliférer au Liban depuis le mitan des années 70. Que ces corps se mettent à bouger dans un cinéma qui avait fait de l'immobilité une posture morale, quasi théorique, est doublement intéressant: leurs mouvements en disent long sur les lentes étapes d'une psyché libanaise sans cesse en reconstruction et sur le questionnement personnel du cinéaste. C'est quoi, ces corps qui dansent? La promesse d'un cinéma qui aurait moins peur de la vie, qui pourrait dépasser la mélancolie, l'absence, tout ce qui reste néanmoins et heureusement au centre de *Terra incognita*, pour venir se réchauffer à l'énergie humaine.

Beyrouth fantôme, le premier jalon d'une œuvre que Salhab pense comme un cheminement, maintenant sous l'objectif des corps obtus, se refusant à la marche, solides, rentrés, non seulement témoins du désordre libanais mais offerts au premier sniper venu, des cibles de toute façon déjà atteintes. Que ces corps dansent, courent, baisent enfin, qu'il faille un film pour les réanimer, les déplacer et leur couper la parole (cet intarissable flux li-

banais), cela raconte le Liban de 2003. *Terra incognita* est cet autoportrait en forme de ville: la forme éclatée du récit, ses liaisons fragiles, ses fissures, son côté mille-feuilles, ne parlent que de cela. Beyrouth et Salhab ne sont pas de bois, ni de béton armé: à peine une glaise qu'il faut malaxer longtemps afin qu'elle forme des émotions ●

Philippe Azoury



Ghassan Salhab. «Ces histoires partielles font peut-être une Histoire.»

«Une énigme, un puzzle»

Le cinéaste libanais a voulu un film calqué sur sa ville-muse.

Age: 45 ans. Douze passés au Sénégal (où il est né), dix-sept dans Beyrouth dévasté par une guerre interminable, puis seize dans cette même ville qui se reconstruit. Et des allers-retours vers Paris, la cité du cinéma... Ghassan Salhab met ces multiples vies dans ses films sur sa ville: *Beyrouth fantôme*, découvert au Festival des Trois Continents à Nantes en 1998, *Terra incognita* présenté au dernier Festival de Cannes (Un certain regard).

Une ville fragmentée. «Il est important que le spectateur de *Terra incognita* soit perdu. Il n'a jamais une longueur d'avance sur le film, ne voit pas tout de la ville, tout de l'histoire, n'a que des fragments. Le film demeure une énigme, un puzzle incomplet. C'est Beyrouth: un lieu qui n'arrive toujours pas à prendre forme, qui conserve un rapport au chaos, avec une organisation générale qui échappe. Pourtant, cette ville est un tout: ses quartiers, ses habitants, ses activités sont disparates, mais cette marqueterie fait un ensemble. C'est pourquoi le film devait ressembler à cette ville, comme le dit la phrase de Beckett: «La forme est le contenu»...»

Dans le présent. «Une narration classique n'aurait pas fonctionné pour ce film. Quelle histoire peut-on encore raconter, se raconter, à Beyrouth, où chacun se débrouille comme il peut, non comme il veut? C'est une organisation en suspens, au sens où la ville est suspendue au présent: le passé est trop compliqué, le futur tellement flou. Dans *Terra incognita*, je jette donc des fragments de plusieurs histoires, de plusieurs fictions, de plusieurs temporalités. Ce sont toutes ces histoires partielles qui font peut-être une Histoire. Cet éparpillement nous constitue.

Un petit démiurge. «Depuis 1975, début de la guerre, la ville n'a cessé de bouger, en métamorphose permanente. Il existe un plan, mais parcouru par des itinéraires, des destins, des vies qui le modifient dans l'instant: 80 % des immeubles sont «nouveaux», comme si l'on vivait dans un grand corps qui se détruit et se reconstitue. Le cinéma me propose le rôle d'un petit démiurge de cette ville. Comme les architectes, les politiciens, les historiens, les Syriens, tous ceux qui veulent reconstruire la ville. C'est pourquoi, parfois, je montre une vue générale, ou la vision d'une carte, comme si je suggérais un plan idéal pour une ville sans plan.»

Corps à corps. «À la fin de la guerre, en 1991, je détestais cette ville. J'avais la nostalgie de Dakar où j'ai passé mon enfance, et j'aimais Paris, où j'avais fait mes études, découvert le cinéma et la vie. Il m'a fallu dix ans pour comprendre Beyrouth, construire un rapport apaisé avec cette ville. Désormais, je ne conçois plus de faire un film sans cette ville, comme un corps

à corps, organique et urbain, comme un animal qui a trouvé son territoire.»

Se faire une place. «J'ai un rapport très autobiographique à ma ville, mais qui dépasse ma seule personne. La question qu'on se pose ici, «Quelle est notre place?», est très universelle. Un Coréen de Séoul, un Argentin de Buenos Aires m'ont dit se poser la même. Et le cinéma devient une question de survie: il permet de se faire une place, de «chercher une solution là où il n'y a qu'énigme» (Pascal).»

Des gens avec qui je vis. «Beyrouth est une petite ville, mais avec une vie nocturne, festive, très intense. Tous mes comédiens viennent de là: ce sont des gens avec qui je vis, la nuit, le jour, des acteurs, des chanteurs, des amis. Je les connais très bien, et ils donnent une présence dense et efficace au film. Je peux leur voler cette présence en les lançant dans un territoire incertain, plein de trous et de hasards. C'est ce qui me permet de créer des brèches, de m'y engouffrer pour filmer ma ville» ●

Recueilli par Antoine de Baecque

P.A.

d'autres films

La Légende de Parva, de Jean Cubaud, 1h25.

Un dessin animé astro-zen à la française: Parva, une jeune étudiante née à l'instant où un bloc de saphir a percuté la Terre, cherche le prince Shiva, son double cosmique.

Magie Baskets, de John Schultz, 1h42.

Calvin Cambridge, 14 ans, est un fan de NBA mais un ado ordinaire, ni grand ni doué. Jusqu'au jour où il tombe sur une paire de pompes miraculeuses...

Othello 2003, de Tim Blake Nelson, 1h30.

Odin James, seul Black du lycée, en est aussi la vedette: basketteur prodige promis à la NBA, il sort avec la plus jolie fille, rejetonne du proviseur. Mais les jaloux veillent.

L'homme qui en savait trop

d'Alfred Hitchcock (reprise, 1956).

Un suspense mené à la perfection (la scène de l'Albert Hall), et un film saisissant dans son portrait d'un couple dont l'amour s'effrite.